ALEXANDRA FECHNER
PRÉSENTE
KAD MERAD
MARIE GILLAIN
LES HÉROS
DU LOUVRE
D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE
UN FILM DE
ELIE CHOURAQUI
AU CINÉMA LE 9 SEPTEMBRE

ALEXANDRA FECHNER
PRÉSENTE

KAD MERAD

MARIE GILLAIN

LES HÉROS DU LOUVRE

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE

UN FILM DE
ELIE CHOURAQUI

AU CINÉMA LE 9 SEPTEMBRE

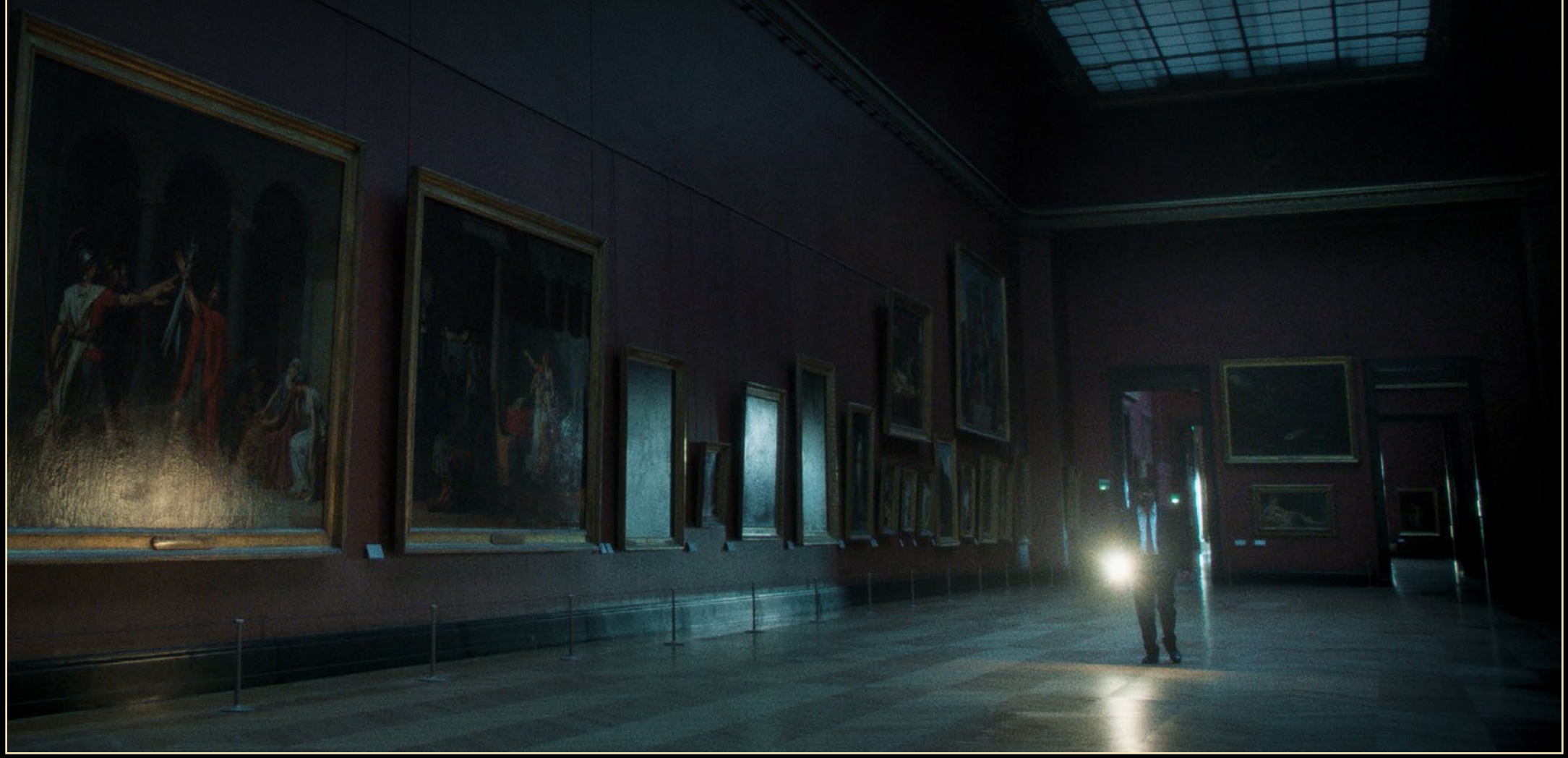
DISTRIBUTION
PARADIS FILMS
6, rue Lincoln – 75008 Paris
Tél. : 01 53 53 44 10
www.paradisfilms.com

Matériel presse téléchargeable sur **www.paradisfilms.com**

RELATIONS PRESSE
Dominique Segall
& Simon Blanc
simon@sb-communication.fr
Tél. : 06 77 11 99 08

SYNOPSIS

Paris 1939. Amoureux des arts, Babi Maklouf Benhamou exerce le plus beau métier du monde :
il est gardien de nuit au musée du Louvre. Mais alors que la Seconde Guerre Mondiale éclate
et que l'invasion allemande est imminente, Jacques Jaujard, le conservateur du musée, organise le sauvetage secret des œuvres d'art
afin qu'elles ne tombent pas aux mains des nazis. Il confie alors à Babi l'un des camions chargés de transporter les chefs-d'œuvre hors de Paris.
Babi accepte, à une condition : que toute sa famille l'accompagne... C'est le début d'une aventure familiale épique et dangereuse
à travers la France occupée, qui va lier à jamais le destin des trésors du Louvre à celui de la famille de Babi Maklouf...



ENTRETIEN AVEC ELIE CHOURAQUI

Pourquoi avez-vous attendu si longtemps avant de raconter cette histoire sur grand écran ?
Il me faut à la fois une matière, un désir profond, une nécessité, une force aussi. Je ne me lance que lorsque je crois avoir quelque chose d'essentiel à raconter. C'était le cas avec LES HÉROS DU LOUVRE. Certains confrères tournent énormément. J'admire leur énergie. Mais pour ma part, je ne suis pas un cinéaste impulsif. Je n'ai jamais fait de film simplement pour le plaisir d'en tourner un.

Mais cette histoire, vous en étiez pourtant un des dépositaires depuis votre enfance…
Lorsqu'elles remontent à plus d'une génération, les histoires de famille arrivent souvent par fragments. On ne vous les raconte jamais de A à Z. On vous en donne des bribes ou des anecdotes. Ensuite, vous reconstruisez, ou non, le puzzle.
Il y a quelques années, j'ai écrit un abécédaire pour Calmann-Lévy dans la collection Le dictionnaire de ma vie. À la lettre H, le mot héros s'est imposé à moi. J'ai immédiatement pensé à Babi, mon grand-père. Parce qu'il incarne le genre de héros qui me fascine le plus : celui qui accomplit son devoir dans l'ombre et dans l'anonymat, au moment où il estime qu'il est indispensable de le faire, même s'il doit mettre sa vie et celle de ses proches en danger…
Quelque temps après la parution du livre, j'ai rencontré la productrice Alexandra Fechner. Nous avions dans l'idée de faire un film ensemble, sans savoir lequel. Quand Alexandra a découvert ce texte, elle m'a dit qu'elle le trouvait extraordinaire. J'ai été surpris. Cette histoire m'était devenue tellement familière que je n'y voyais plus son caractère exceptionnel. C'est un peu comme la tour Eiffel : quand on vit à Paris, on finit par ne plus la regarder ou les Pyramides : on en voit mille images, et quand on se retrouve face à une vraie, on est bouleversé. J'ai relu l'histoire de mon héros de grand-père, mais cette fois avec le regard neuf d'une Alexandra. Il y avait plus de dix ans que je n'avais pas tourné de film. Devant le choc que j'ai éprouvé, j'ai pensé qu'il fallait que je m'y remette.

A partir d'une histoire que vous ne connaissiez alors que partiellement, comment avez-vous pu construire votre scénario ?
La plus jeune de mes tantes était encore en vie. A l'époque des faits, elle devait avoir six ou sept ans. Je suis allé la voir avec un petit cahier bleu – exactement comme le personnage d'Élie dans le film. Malgré son grand âge, sa mémoire

était intacte. Je lui ai posé des tas de questions et j'ai scrupuleusement noté toutes ses réponses. Parallèlement, j'ai effectué énormément de recherches sur le Louvre et l'exfiltration de ses œuvres par son personnel, juste avant et durant l'Occupation. J'ai découvert que pour avoir déjà sauvé les collections du musée du Prado pendant la guerre civile espagnole, Jacques Jaujard, alors le « patron » du musée, avait immédiatement pressenti ce qui allait se passer avec les nazis. En 1939, avant même l'invasion effective de la France par l'Allemagne, il avait donc commencé à organiser la dispersion des œuvres dont il avait la garde, dans une multitude de châteaux français. On apprendra un peu plus tard que l'un des projets des nazis était de dévaliser tous les grands musées du continent pour en créer un, le plus gigantesque de tous, à Berlin. Jacques Jaujard avait anticipé ce pillage avant tout le monde, en demandant à certains de ses employés du Louvre dont mon grand-père, de se charger du déménagement des œuvres d'art. Mon grand-père avait accepté à condition qu'il puisse emmener toute sa famille.

Petite parenthèse : comment se fait-il que LES HÉROS DU LOUVRE soit sorti avant votre film, aux Éditions Glénat, sous forme d'une BD en trois volumes ?
Comme le projet du film prenait un temps fou à se mettre en place, j'ai décidé qu'en attendant, j'allais en faire une BD, beaucoup plus rapide et simple à réaliser. Coup de chance : il s'est avéré que cette BD, m'a été d'une utilité incroyable. Non seulement elle a nourri mon scénario, mais elle m'a permis d'expérimenter les dialogues, et m'a servi de gigantesque storyboard, grâce aux dessins de l'italienne Letizia Depedri, ce qui m'a permis de « visualiser » mon futur film.
Voir les scènes exister en images m'a aidé à répondre à des questions comme : Est-ce que ça fonctionne ? Est-ce que l'émotion passe ? Est-ce que la structure tient ? Pour le cinéaste que je suis, l'expérience a été formidable, et même, salutaire.

Votre film a ceci de particulier : il est à la fois historique et familial…
Je ne voulais pas m'en tenir uniquement aux retombées de la guerre et de la période de l'Occupation. Je désirais aussi (surtout ?), au cœur de la grande histoire, raconter les (més)aventures vécues d'une famille juive, en l'occurrence, la mienne, immigrée d'Algérie, mais si profondément attachée à la France qu'elle était prête à mourir pour elle.
Au passage, LES HÉROS DU LOUVRE est également un récit autobiographique. Le personnage joué par Ben Attal au début du film, c'est moi. Cette arrivée précipitée et affolée d'un jeune troufion au chevet de son grand-père malade, je l'ai vraiment vécue pendant mon service militaire. J'adorais mon grand-père, Babi Maklouf. C'est lui qui m'avait inculqué toutes les valeurs que j'ai essayé de mettre dans le film : la loyauté, l'amour de son pays, l'attachement à sa culture, le respect de celles des autres… Le film est aussi, en plus, une histoire de transmission.

Avec de telles données, comment avez-vous évité les pièges du spectaculaire et du mélodrame ?
En restant dans la vérité. Au début de mon film, je précise qu'excepté certaines scènes indispensables au bon fonctionnement de la narration, je n'ai rien inventé. Toutes les péripéties et anecdotes du film, m'ont été racontées par celles et ceux qui les avaient vécues : des plus cocasses, comme celle de la fausse délirante colère de ma si fantasque grand-mère contre son mari pour tenter d'échapper au contrôle nazi au passage de la zone libre, aux pires, comme celle des enfants obligés de se recroqueviller sans bruit derrière un lit pour ne pas se faire repérer, en passant par les plus ahurissantes, comme celle de ma tante, à l'époque une jeune fille, obligée de se soumettre à un examen médical pour prouver sa virginité à ceux qui la soupçonnaient, à tort, d'avoir couché avec un allemand.

Dans votre film, vous traitez le Louvre, non pas comme un décor, mais comme un personnage à part entière…
Mais il l'est. Pour moi, le Louvre n'est pas seulement un musée. Il est une mémoire du monde. Préserver ses œuvres pendant l'Occupation a été une forme de sédition envers l'envahisseur. La plupart du temps, on envisage la Résistance sous l'angle militaire. Mais sauver des tableaux, conserver un patrimoine, mettre sa vie en danger pour l'art, c'est aussi une façon de combattre la barbarie. Et pas la moins dangereuse.
Ce qui me bouleverse le plus dans cet épisode peu connu de l'histoire du Louvre, est que ceux qui l'écrivaient ne se considéraient pas comme des héros.
Mon grand-père nous disait seulement : « C'était la guerre. Il fallait sauver ces œuvres. Elles appartenaient à la France ». Il n'en avait jamais attendu ni gloire, ni fortune. Il en avait juste retiré la satisfaction d'avoir accompli son devoir. Il était resté un citoyen « normal » dans une situation qui ne l'était plus.

Comment avez-vous réussi à filmer le Louvre, ses « Joconde », et autres « Victoire de Samothrace » ?
Obtenir des autorisations pour tourner dans ce musée est très difficile. On n'était pas du tout certain d'y arriver. La chance a voulu que Laurence des Cars, alors directrice du Musée, ait eu vent de notre projet et qu'elle avait lu (et aimé) ma BD. Elle a compris que nous voulions faire un film de patrimoine et elle nous a laissé tourner où nous voulions. Je l'en remercie tous les jours.
En ce qui concerne les sculptures, on les a filmées à leur place, dans le musée.

Pour les toiles, trop fragiles, on a pris des photos et les équipes de décors et d'effets spéciaux les ont ensuite travaillées.

Pourquoi avez-vous choisi de tourner souvent en plans-séquences ?
Pas par volonté de faire une démonstration de virtuosité technique ! (rires). Simplement parce qu'un plan-séquence permet de capter quelque chose de vrai, d'organique. Il n'autorise aucune tricherie. Je travaille depuis longtemps en plans-séquences. Si on ne les loupe pas, ils sont l'un des meilleurs moyens pour que les spectateurs oublient la mise en scène et entrent dans l'histoire.

Vous avez truffé votre film d'images d'archives...
L'idée, c'était moins de renforcer le réalisme du récit que de rappeler l'horreur que fut l'exode. J'avais essayé dans un film précédent de restituer cette dernière avec des centaines de figurants. Le résultat ne m'avait pas convaincu. La scène avait quelque chose de factice. En prenant des images d'archives pour LES HÉROS... j'étais assuré que la douleur, la fatigue et la misère de gens qui fuyaient seraient palpables.

Qui a tenu la caméra ?
C'est moi, comme depuis mes débuts. J'ai besoin d'avoir cette liberté de pouvoir tourner l'image que je souhaite et de la modifier dans l'instant, en fonction de ce que je ressens. Parfois, cette façon de faire rend fou le reste de l'équipe, comédiens compris parce qu'ils ne sont jamais sûrs de ne pas se retrouver dans le champ, mais j'assume ! Physiquement, l'exercice est assez fatiguant, mais j'ai de la chance : plus les années passent, plus les caméras deviennent légères (rires).

Y a-t-il eu une scène qui vous a particulièrement donné du fil à retordre ?
Toutes. C'est un film qui mobilisait beaucoup d'acteurs et tout s'est révélé compliqué. Les repérages n'ont pas été faciles, les temps de tournage étaient calculés au plus juste et on n'avait pas non plus un budget démentiel.

J'avais heureusement une productrice (Alexandra Fechner) et une équipe formidables. On a travaillé ensemble, on a eu des idées et les comédiens ont tous été adorables.

Le casting, justement... Comment l'avez-vous constitué ?
Le casting relève souvent pour moi d'un long voyage. Je pense à quelqu'un pour un rôle, on me propose quelqu'un d'autre, et finalement, après beaucoup de péripéties ou de problèmes, de refus, d'emploi du temps ou de dissentiment, c'est une troisième personne qu'on prend. L'alchimie entre l'acteur et le réalisateur est déterminante.

J'ai eu de la chance : Kad Merad, qui peut avoir tous les âges, a accepté de jouer Babi. On s'était souvent croisés, mais on n'avait jamais travaillé ensemble. On s'est formidablement bien entendus. En plus du grand acteur qu'il est et que tout le monde connait, Kad est un homme drôle, charmant, généreux et blagueur. Comme il vient du théâtre et continue à en faire, il a le sens de l'équipe et joue avec ses partenaires.

C'est la directrice de casting qui a pensé à Marie Gillain. Je suis allé la voir, mon scénario sous le bras. Tout est allé vite. Elle l'a lu, adoré son personnage, m'a dit banco et j'ai immédiatement accepté. Marie est sensationnelle dans son personnage de mère juive, à la fois extravagante, trépidante et aimante.

Pour le rôle de Jacques Jaujard, c'est Alexandra Fechner qui m'a soufflé le nom de Bernard Lecoq. Quelle belle idée ! Bernard est un acteur passionné, très talentueux, doublé d'un homme merveilleux d'élégance, de discrétion et de bienveillance.

Jean-Hugues Anglade est un comédien qui peut tout jouer, des princes les plus raffinés aux pires voyous, en passant par des paumés et des excentriques de toutes sortes.
Il avait tourné avec moi dans Les Marmottes et les Menteurs. Il s'est bien amusé à jouer les salauds dans son personnage d'Albert Ohen.

Un mot sur la musique tour à tour tendre et inquiétante qui accompagne votre film ?
Son compositeur s'appelle Abbott. C'est un hollandais qui habite en Allemagne. Il avait beaucoup travaillé, mais n'avait encore jamais fait de B.O., c'est mon fils qui me l'a fait rencontrer. Abbott m'a envoyé des tas de démos

que j'ai beaucoup aimées. Quand je me suis lancé dans LES HÉROS..., je lui en ai confié la musique. Il a travaillé avec le jeune Thomas Muis. Vous avez entendu le résultat. Leur partition épouse tous les mouvements du film.

Dans quelle catégorie de films classeriez-vous LES HÉROS DU LOUVRE ?
Je laisse chacun libre de le mettre où il veut : thriller, film historique, récit familial, histoire de transmission... car LES HÉROS DU LOUVRE est un peu tout cela à la fois. C'est aussi un drame, mais un drame baigné de vie et de gaîté, car il montre une famille qui en bave, mais qui est, malgré tout, vivante, joyeuse et optimiste.
En fait, peu importe les classifications ! Je crois avoir simplement voulu raconter une histoire, mon histoire qui n'avait encore jamais été dévoilée, une histoire sur des hommes et des femmes ordinaires confrontés à une situation extraordinaire. Pour rappeler qu'au fond, transmettre une mémoire ou défendre une culture, ce sont aussi, comme je l'ai dit plus haut, des actes de résistance.

Ce film est-il le plus personnel de votre filmographie ?
Oui. Sans aucune hésitation. J'ai l'impression que tout mon parcours de cinéaste convergeait vers lui. Je ne dis pas cela par vanité, mais parce que ce film n'est pas pour moi un film de plus. J'y ai mis l'histoire de ma famille, qui est forcément un peu la mienne, et aussi mon expérience professionnelle.
Mon frère de 85 ans est venu voir le film. Le regarder retrouver sur l'écran le petit garçon si choyé qu'il avait été, malgré tout, dans cette période si sombre, m'a bouleversé.

ENTRETIEN AVEC KAD MERAD

Vous êtes un comédien très sollicité. Pourquoi avez-vous choisi ce projet parmi tant d'autres ?

Le scénario m'a profondément touché. Pour son sujet, et aussi pour l'époque dans laquelle il se déroule car je pense qu'il est essentiel de continuer à raconter l'horreur que fut, pour la plupart des Français, cette période de l'Occupation.

Et puis, il s'agit d'une histoire vraie, vécue par des gens qui, dans un anonymat total, avaient réellement risqué leur vie pour sauvegarder des œuvres du patrimoine français, tout en essayant de sauver la leur, puisqu'ils étaient juifs. Découvrir une histoire extraordinaire dont les héros sont réels, ajoute toujours à l'émotion qu'elle dégage.

J'ajoute que le projet est signé Élie Chouraqui, un homme dont j'aime le cinéma depuis longtemps. J'ai « grandi » avec Paroles et Musique, un film culte pour moi. À l'époque, j'étais musicien et je m'étais complètement retrouvé dans son univers. Je m'étais dit alors, qu'un jour, j'aimerais rencontrer son réalisateur et même travailler avec lui.

Il a fallu attendre quelques années (rires !), mais c'est enfin arrivé, avec, en supplément, ce cadeau d'un personnage magnifique, d'autant plus important pour Élie Chouraqui qu'il s'agit de son grand-père qui fut un héros comme je les aime, sans armes et sans stature physique impressionnante.

Avant de lire le scénario, aviez-vous déjà entendu parler de ce « héros du Louvre » ?

Pas du tout, mais maintenant que je connais leur histoire, je me demande pourquoi le cinéma a attendu si longtemps pour la porter à l'écran.

Aujourd'hui, la direction du Louvre est partenaire du film. Je crois qu'elle est heureuse qu'on mette enfin en lumière la bravoure de ces anonymes grâce auxquels on peut aujourd'hui admirer à Paris parmi les plus belles œuvres d'art du monde.

Vous-même, fréquentez-vous les musées ?

Oui. Surtout le Louvre quand je suis parisien, car j'habite à côté (rires) et que j'ai la chance d'avoir un ami passionné d'art qui y fait des visites guidées. Je trouve qu'il n'y a rien de mieux que de découvrir des œuvres avec quelqu'un qui vous les explique et vous raconte leur histoire. J'avoue aller rarement dans les salles les plus célèbres parce qu'elles sont toujours bondées. Je leur préfère celles moins courues, qui sont plus calmes. On peut contempler tranquillement leurs trésors.

Dans le film, vous êtes donc Babi, le grand-père d'Élie Chouraqui. Interpréter cet homme qui avait beaucoup compté pour le réalisateur avec lequel vous alliez tourner, vous a-t-il donné une appréhension particulière ?
Bizarrement, non. Je me suis senti très vite proche de Babi. C'est souvent le cas avec les rôles que je joue car je fonctionne beaucoup à l'instinct. Je ne suis pas quelqu'un qui fait des recherches ou réfléchit énormément sur ses personnages. J'imagine assez facilement leur vie et leur manière d'être.
Babi m'a semblé d'emblée familier : j'avais les mêmes origines que lui — il avait l'exubérance chaleureuse des gens venus d'Afrique du Nord, je suis né en Algérie— et à 62 ans, j'avais l'âge de jouer les grands-pères.
« Endosser » Babi m'a procuré d'autant plus de joie qu'en plus d'interpréter le « Papi » qu'il était devenu, je devais aussi jouer l'homme de devoir et de courage, doublé du père de famille responsable et joyeux qu'il avait été. Interpréter un personnage sur près de quarante ans...quel cadeau pour un comédien !
Votre interprétation de Babi repose beaucoup sur la tendresse et le respect qu'il portait aux autres... Je le joue comme Élie Chouraqui m'en a parlé : un homme qui rassemblait les gens. Selon lui, Babi était un personnage très positif.
Partout où il allait, il apportait de la bonté, de l'humanité et du bonheur. Grand amoureux de l'Histoire et des œuvres d'art, il était extrêmement fier et heureux de travailler au Louvre. Il me fait penser au héros incarné par James Stewart dans La Vie est belle de Franck Capra.

Savez-vous pourquoi Élie Chouraqui vous l'a proposé ?
Aucune idée. Peut-être a-t-il pensé que je lui ressemblais, sinon physiquement, du moins dans sa faconde ou sa manière d'aborder la vie. Quoiqu'il en soit, j'ai eu l'impression qu'il tenait beaucoup à ce que je l'interprète. Ce qui m'a fait plaisir.
Comme c'est le cas dans la grande majorité de vos rôles, vous le jouez tel que vous êtes, vous, Kad Merad...
J'ai un visage assez « passe-partout ». N'étant ni très beau ni très moche, ni très jeune ni très vieux, les réalisateurs pensent sans doute que je peux jouer des personnages très différents sans artifices. Pour moi, je crois que, sauf si elles apportent quelque chose au rôle, les transformations sont souvent superflues. L'essentiel pour un acteur est de rester soi-même tout en étant crédible et juste dans son personnage.

Comment était l'ambiance sur ce tournage ?
Très chaleureuse, sincèrement. Élie Chouraqui est quelqu'un de profondément enthousiaste. C'est un adulte qui a gardé une âme d'enfant. Il travaille dans une joie permanente. Et puis il connaissait parfaitement cette histoire puisqu'elle touche directement sa famille. Il me parlait constamment de son grand-père. Je l'ai vu très ému devant certaines scènes. On sentait tout le temps à quel point ce film était important pour lui. Ce qui ne l'empêchait pas de laisser une vraie liberté à ses acteurs. Une liberté surveillée, bien sûr, mais très agréable.

Quelles ont été pour vous les scènes les plus compliquées à jouer ?
Sans hésiter, les scènes avec les enfants. L'un d'eux était très jeune. Il fallait constamment le rassurer, le faire rire et maintenir son attention, entre les prises et pendant, ce qui n'était pas évident car, comme vous le savez, au cinéma, on attend beaucoup (rires !).
La séquence la plus difficile pour tout le monde a été celle où, enfermés dans le camion familial, on essuie un bombardement. Il fallait qu'on restitue la peur de ces gens. Or autour de nous, sur le plateau. Pour nous aider à jouer l'horreur de la situation et l'effroi qu'elle suscitait, on avait juste le soutien d'une bande-son. Mais comment parvenir à être vraiment crédible quand on n'a pas vécu une telle situation ?... Mettre la scène en boîte n'a pas été simple.

Vous n'aviez encore jamais tourné avec Marie Gillain...
Non, mais j'ai découvert une partenaire formidable. Elle est professionnelle, généreuse et très agréable. On a pris énormément de plaisir à jouer ensemble. Je trouve que notre couple fonctionne plutôt très bien, surtout dans les scènes de tension.

Quelle a été votre réaction en découvrant le film ?
Étant donné les moyens modestes dont nous disposions, j'ai été vraiment surpris par sa qualité et son envergure. Honnêtement, quand Élie me racontait les scènes de bombardements, d'exode ou de mouvements de foule, je doutais du résultat... En fait, ce film m'a complètement embarqué.
La première fois que je l'ai vu, j'ai pleuré trois fois, ce qui m'arrive très rarement. Certaines scènes m'ont littéralement saisi et chamboulé, notamment celle où la fille de Babi doit consulter un médecin pour prouver sa virginité.
LES HÉROS DU LOUVRE est bien sûr un film historique, qui relève du patrimonial mais c'est aussi un film familial, profondément humain. Il raconte qu'il y a eu des hommes et des femmes qui ont sauvé des œuvres d'art au péril de leur vie. Parce qu'il parle autant de transmission que d'amour et de courage, c'est un film qui devrait toucher tout le monde.

ENTRETIEN AVEC MARIE GILLAIN

Comment êtes-vous arrivée sur ce projet ?
Élie Chouraqui m'a appelée. C'était il y a assez longtemps, mais je me souviens très bien de notre rencontre. Ce qui m'avait frappée, c'est la façon qu'il avait eue de me décrire Lucie, sa grand-mère, les yeux brillants d'admiration et de me raconter son scénario. L'entendre évoquer l'épopée de Babi, son grand -père et toute sa petite famille m'avait profondément touchée. Il y avait mis tellement de passion et de tendresse qu'il m'avait rendu presque palpable l'amour qu'il leur portait.
J'avais été d'autant plus conquise que l'histoire familiale d'Élie, si incarnée et singulière, rejoignait la grande Histoire.
À ces atouts, s'ajoutait la modernité du script, pour la place qu'il accorde aux femmes, la force et l'indépendance de leurs tempéraments.
De Lucie, la mère, à la plus jeune de ses filles, elles n'y sont jamais définies uniquement par leur genre et ne jouent pas les potiches. Elles prennent des risques considérables et des initiatives. Toutes participent pleinement à l'aventure familiale. On sent qu'on leur a transmis la liberté d'être et de penser, ce qui leur donne une force particulière dans leur capacité à surmonter les épreuves.

Connaissiez-vous l'épisode de l'exfiltration des chefs-d'œuvre du Louvre pendant l'Occupation ?
J'en avais entendu parler, car il avait déjà fait, je crois, l'objet de films et de documentaires. Mais je ne le connaissais pas sous un angle aussi personnel. Ici, le récit n'est pas uniquement historique. Il est tissé sur une aventure familiale. Cette dimension autobiographique change tout car le spectateur vit de l'intérieur le contexte de guerre. Il vibre en temps réel avec les personnages.

Comprenez-vous qu'on puisse risquer sa vie pour sauver des œuvres d'art ?
L'art me touche énormément, mais je ne suis pas sûre que je mettrai mon existence en danger pour lui, ni celle des miens non plus d'ailleurs. C'est ce qui rend admirable l'engagement de Babi, sans contrepartie aucune. Je pense qu'il s'explique par son parcours personnel. Babi venait d'Algérie, il avait construit une relation particulière avec la France, son histoire et son patrimoine. Le Louvre représentait pour lui quelque chose de sacré. On sent qu'il entretenait un rapport affectif avec ces œuvres. Il les protégeait comme il protégeait sa femme et ses enfants. Il ne choisissait pas. Il veillait sur tous ceux et tout ce qu'il aimait.
La beauté du film réside dans l'enchevêtrement de l'historique et du familial. Laisser les œuvres au Louvre, c'était prendre le risque qu'elles soient volées par les Allemands. Rester à Paris, quand on était juif, c'était s'exposer à la déportation. Dans les deux cas, il y avait urgence d'agir.
Dans le film, je trouve belle aussi la manière dont tous les membres de la famille de Babi participent au sauvetage des œuvres. Le travail est collectif. Tous aident à à leur façon, dans la mesure de leurs moyens. Ils se partagent la responsabilité d'une mission qui devient, pour eux, un motif supplémentaire de survie.

Qu'est-ce qui vous a séduite dans le personnage de Lucie ?
Sa dignité. Lucie avance la tête haute. C'est une femme fière, libre, avec des convictions et une vitalité considérables. Même si elle élève une famille nombreuse avec l'amour d'une louve pour ses petits, elle ne se laisse pas dévorer par sa tâche de mère. Elle conserve sa fantaisie, sa créativité, son énergie et son audace. Elle vit des moments très légers et d'autres, d'une intensité émotionnelle énorme. On le voit notamment lorsqu'elle improvise cette fausse colère devant les Allemands pour échapper à leur contrôle. De la comédie au drame, en passant par toutes sortes d'états, Lucie me permettait d'aller dans tous les registres, même le plus sentimental, car elle est aussi une amoureuse. On sent que dans le couple qu'elle forme depuis des années avec Babi, il y a encore du désir, du jeu et de la surprise. Tous les deux continuent à s'émerveiller l'un l'autre. On comprend que sans elle, il n'existerait pas, et que sans lui, elle n'existerait pas non plus. Un amour conjugal comme celui-là se voit peu au cinéma.

Comment avez-vous construit cette Lucie si complexe ?
Élie Chouraqui me l'a d'abord décrite avec beaucoup de précision. Il m'a parlé de son caractère, de sa force et de son humour. Il m'a raconté cette relation extrêmement physique et sensorielle qu'elle entretenait avec son mari et ses enfants. Il m'a montré également des photos.
J'ai aussi beaucoup observé Élie. Deux de ses fils jouaient dans le film et voir leur relation m'a beaucoup inspirée. Élie est un père tactile, très tendre et très joyeux.
Et puis il y a eu les lectures, les répétitions et le travail sur le plateau. Le scénario révélait déjà pleinement Lucie, en tant que femme et mère, et dans son couple. Si son mari est un patriarche, elle, est une matriarche, à part égale. Il n'y a aucun rapport de domination entre les deux. Ce sont deux personnalités qui se complètent et se soutiennent mutuellement. Cette dynamique-là m'a aussi beaucoup intéressée.

Babi est interprété par Kad Merad. C'est la première fois que vous tourniez avec lui. A l'écran, votre connivence est parfaite. L'avez-vous vite trouvée ?

Presque instantanément, alors que, paradoxalement, nous ne travaillons pas du tout de la même façon (rires !). J'ai besoin de concentration, Kad est complètement instinctif. Il n'analyse pas ses personnages de façon intellectuelle. Il les vit. Et cela produit quelque chose de très authentique. Ce qui m'impressionne le plus chez lui, c'est sa rapidité à entrer dans le jeu. Même s'il plaisante encore une seconde avant le « moteur », il trouve instantanément la vérité de la scène.

On s'est beaucoup amusés tous les deux. Comme il déteste s'ennuyer sur un plateau, il trouve toujours quelque chose pour mettre de l'ambiance. Il chante aussi. Beaucoup. Tout le temps même. Céline Dion ou Johnny Halliday (rires !).

Et Élie Chouraqui, comment le décririez-vous ?

Je l'ai trouvé remarquable. C'est un véritable capitaine, dans le meilleur sens du terme. Il est passionné, concentré, mais aussi très ouvert aux propositions. Il sait ce qu'il veut, mais ne fait jamais preuve d'autoritarisme. Au contraire. Il sait utiliser les talents de chacun pour enrichir son film.

Il s'était entouré d'une équipe très jeune. C'est sans doute la raison pour laquelle il y avait beaucoup de dynamisme sur son plateau. J'ai particulièrement aimé la façon dont il travaillait avec Samuel Esselinckx, son directeur de la photographie. Tous les deux formaient un duo très complice. Il y avait entre eux une belle circulation des idées, comme une forme de transmission et d'échanges entre les générations.

Y a-t-il eu pour vous une scène plus éprouvante à tourner ?

Bizarrement ce n'est pas celle que j'aurais imaginée avant le tournage. J'appréhendais surtout les scènes de bombardements, car il allait falloir pour nous, comédiens, tout inventer et imaginer. Au final, ces scènes m'ont semblé plus cocasses que difficiles à jouer. En revanche, j'ai eu plus de difficultés à traverser la séquence où mon personnage supplie un médecin d'examiner sa fille pour constater sa virginité. Cette scène m'avait bouleversé à la lecture du scénario et j'ai eu peur de ne pas réussir à être à la hauteur.

Cette expérience m'a rappelé quelque chose d'essentiel : si l'émotion d'une scène existe dans le scénario, rien ne sert de vouloir à tout prix la recréer au moment de tourner. Faire confiance à la situation et à l'écriture est déjà un soutien extraordinaire pour un comédien.

Ce rôle vous a-t-il épuisée moralement ?

Jouer des émotions fortes demande de l'énergie, mais étonnamment, cela me nourrit davantage que cela ne me fatigue. Quand je travaille, je me sens libre. Exprimer des sentiments, les traverser et les partager m'est profondément vivifiant. La fatigue qui en résulte n'a rien à voir, pour moi, avec la fatigue du quotidien. Elle m'apporte de l'apaisement.

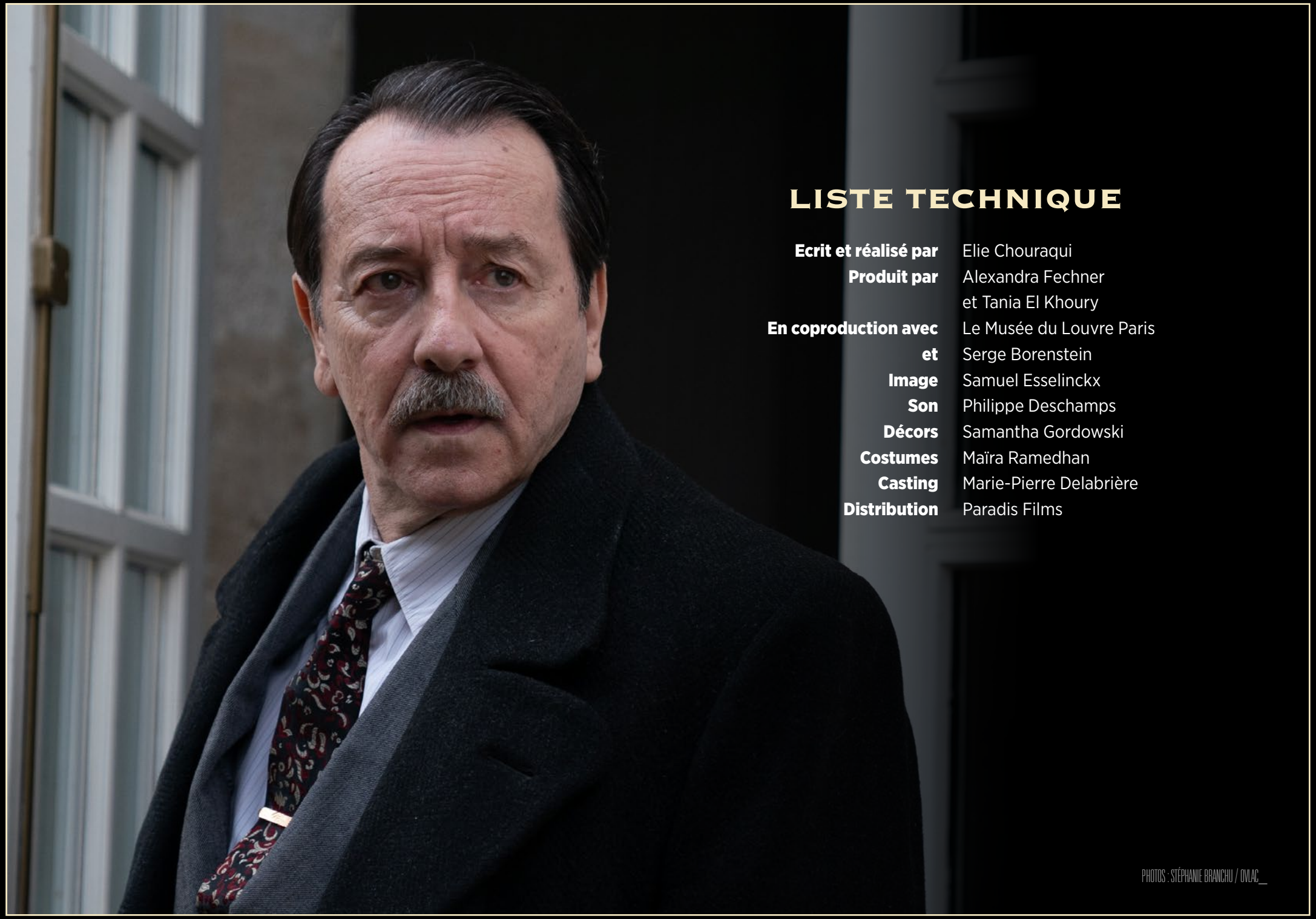
Qu'avez-vous ressenti en découvrant le film ?

J'ai été profondément touchée. En dehors de son caractère historique qui m'a passionnée, ce qui m'a le plus frappée, c'est l'amour qui circule constamment entre les membres de la famille de Babi et Lucie. Un amour joyeux, physique et généreux. Ils s'aiment, se le disent, se câlinent, et se disputent aussi, parfois très fort. Dans cette tribu, on s'emporte autant qu'on chante et qu'on rit. Ces variations de tons lui donnent quelque chose de très vivant, de presque musical. J'ai été subjuguée par cette famille qui trouve son courage dans l'amour qu'elle se porte. Je trouve que ça fait beaucoup de bien de voir un amour autant incarné à l'écran.

Et puis Les Héros du Louvre relate une histoire vraie. Cette donnée renforce encore son pouvoir d'identification à ses personnages. Faire comprendre la guerre et ses horreurs à travers des êtres humains dans lesquels on peut se reconnaitre, c'est important, pour ne pas dire essentiel, à une époque où les témoins directs de la Seconde Guerre Mondiale disparaissent peu à peu.

LISTE ARTISTIQUE

Kad Merad	Babi
Marie Gillain	Lucie
Julia de Nunez	Yvette
Fantine Guyot	Lydia
Jean-Hugues Anglade	Albert Ohen
Bernard le Coq	Jacques Jaujard
César Chouraqui	Jacques
Ben Attal	Elie
Roby Schinasi	Maurice
Solal Chouraqui	Gérard
Itamar Katri	William
Vivienne-Marguerite Fechner	Colette



LISTE TECHNIQUE

Ecrit et réalisé par	Elie Chouraqui
Produit par	Alexandra Fechner
	et Tania El Khoury
En coproduction avec	Le Musée du Louvre Paris
et	Serge Borenstein
Image	Samuel Esselinckx
Son	Philippe Deschamps
Décors	Samantha Gordowski
Costumes	Maïra Ramedhan
Casting	Marie-Pierre Delabrière
Distribution	Paradis Films

PHOTOS : STÉPHANIE BRANCHU / OVLAC_

PARADIS
FILMS

LE HÉROS DU LOUVRE – L'INTÉGRALE
À paraître le 28 août
Édité par **Glénat**

À l'occasion de la sortie du film
Les Héros du Louvre au cinéma,
découvrez l'intégrale des BD
qui ont inspiré le film d'Elie Chouraqui.